



HAL
open science

L'inscription de Semko, fils de Ninoslav : une inscription en ancien russe à l'abbatiale de Saint-Gilles

Estelle Ingrand-Varenne, Anne-Sophie Brun, Andreas Hartmann-Virnich,
Savva Mikheev

► To cite this version:

Estelle Ingrand-Varenne, Anne-Sophie Brun, Andreas Hartmann-Virnich, Savva Mikheev. L'inscription de Semko, fils de Ninoslav : une inscription en ancien russe à l'abbatiale de Saint-Gilles. Andreas Hartmann-Virnich. De Saint-Gilles à Saint-Jacques, recherches archéologiques sur l'art roman, Éditions Marion Charlet, pp.64-71, 2021, Ligne de Mire, 978-29-56630-92-0. halshs-04845463

HAL Id: halshs-04845463

<https://shs.hal.science/halshs-04845463v1>

Submitted on 18 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INSCRIPTION OF SEMKO
The inscription consists of several lines of ancient text carved into a stone surface. The characters are highly stylized and appear to be from an early form of the Latin alphabet or a related script. The text is arranged in a roughly rectangular block, with some characters being larger and more prominent than others. The overall appearance is that of a well-preserved but ancient inscription.

L'inscription de Semko.

L'inscription de Semko, fils de Ninoslav : une inscription en ancien russe à l'abbatiale de Saint-Gilles

Anne-Sophie Brun
Andreas Hartmann-Virnich
Estelle Ingrand-Varenne
Savva Mikheev

C'est dans l'abbatiale de Saint-Gilles, haut lieu de pèlerinage du XII^e siècle, que l'inscription de Semko fut découverte en 2010 par Andreas Hartmann-Virnich au cours d'une étude systématique des appareils des piliers de la nef de l'église supérieure, au-dessus de l'angle sud-est de la travée centrale de la crypte qui accueille le tombeau du bienheureux saint Gilles. Cette inscription témoigne de l'exceptionnel rayonnement du culte du saint et ce jusqu'en Europe orientale ainsi que de l'attractivité de son pèlerinage. Rédigée en ancien russe, comme le révéla par la suite l'étude épigraphique à laquelle le présent article est dédié, son étude nécessita le concours de chercheurs pluridisciplinaires franco-russes¹.

I. Le contexte historique

Il convient de rappeler que l'abbaye de Saint-Gilles était l'un des sites de pèlerinage les plus importants de l'Europe occidentale médiévale. La renommée de son saint patron, l'ermite Gilles (*Aegidius* en latin), était telle que les sources du XII^e siècle font référence au chemin le plus méridional du chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle en tant que *Via Egidiana*. Or, plusieurs récits du Livre des miracles du saint compilé entre 1120 et 1170, le *Liber miraculorum sancti Egidii*², suggèrent que Gilles était particulièrement populaire en Allemagne et dans les pays du Nord et de l'Est de l'Europe.

Le déclin de la route de pèlerinage et l'appauvrissement subséquent du monastère conduisirent à sa sécularisation en 1538, et les guerres de Religion de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle entraînèrent la destruction partielle de l'église abbatiale.

Les études d'archéologie du bâti ont permis de mettre en évidence que la construction de l'église abbatiale débuta vers 1170/1180. Les recherches archéologiques et le concours de la numismatique et des datations au radiocarbone ont établi avec certitude que la construction de l'église actuelle est nettement postérieure à 1116, date qui figure sur une inscription qui fut réemployée dans un des contreforts de l'église actuelle avec d'autres matériaux en pierre de taille provenant d'un édifice antérieur. Comparable aux grandes églises de pèlerinage de l'époque, l'église de la fin du XII^e siècle fut construite à une échelle beaucoup plus grande que celle qui l'avait précédée.

Bien que l'église abbatiale de style art roman tardif n'ait jamais été achevée, elle fut utilisée pour le culte dès l'achèvement de la crypte et des parties inférieures de la nef de l'église haute. Les pèlerins avaient accès aux trois travées les plus à l'ouest et à un grand escalier dans la troisième travée de la nef principale. Il menait à l'église inférieure, accueillant la tombe de saint Gilles, dans la quatrième travée de la nef centrale. Dans l'église supérieure, les travées de la nef centrale, au-delà de celles accessibles aux pèlerins, étaient dissimulées derrière un jubé, grand mur

¹ L'étude de cette inscription a été réalisée par Estelle Ingrand-Varenne du CESCO de l'Université de Poitiers-CNRS, Savva Mikheev de l'Institut des études slaves de l'Académie des sciences de Russie, Andreas Hartmann-Virnich et Anne-Sophie Brun du LA3M, Aix-Marseille Université.

² M. Girault, P.-G. Girault, *Livre des miracles de saint Gilles. Liber miraculorum sancti Egidii. La vie d'un sanctuaire de pèlerinage au XII^e siècle*. Orléans : Paradigme, coll. Medievalia, 60, 2007.

transversal adossé postérieurement aux piliers situés à l'ouest de la travée qui en portent la trace d'arrachement. Bien qu'il ne subsiste aucune trace d'une clôture entre la nef centrale et les bas-côtés, il ne fait aucun doute que ces espaces étaient autrefois séparés, peut-être par des écrans de bois ou les stalles du chœur.

Un autel était sans doute situé dans la quatrième travée à l'aplomb de la tombe du saint dans la crypte, puisque la travée servant de confession était reliée au niveau supérieur par un petit escalier mural qui aboutissait à proximité de l'autel présumé. Un autre escalier privatif, à l'usage exclusif des moines, permettait d'accéder au même espace dans l'église haute depuis le cloître. La porte de la crypte menant à cet escalier est située dans la troisième travée du collatéral sud.

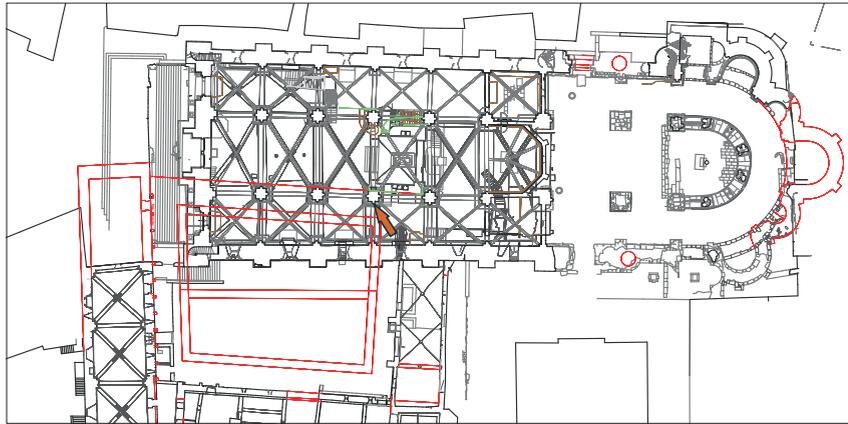
L'analyse archéologique de l'église suggère que la construction de la nef, tout comme celle du transept et du chœur, fut interrompue au début du XIII^e siècle. À ce moment-là, seule l'église inférieure, le premier niveau des quatre travées les plus à l'ouest, les parties basses de la moitié orientale de l'église supérieure étaient terminés. À partir de 1261 environ, la construction reprit au ralenti dans les travées orientales de la nef et au transept, pour s'arrêter à nouveau peu de temps après. Au-delà du témoignage des sources archivistiques du début du XVI^e siècle qui attestent que l'église était restée inachevée, l'état fragmentaire de l'édifice ne permet de restituer ni son projet d'origine ni son dernier état avant les destructions.

II. La situation de l'inscription de Semko dans l'édifice

L'inscription inédite, gravée sur le fût de la colonne engagée méridionale du pilier sud de la quatrième travée, se trouve de ce fait à proximité de l'autel qui dut se trouver à l'aplomb de la tombe de saint Gilles. Les caractères de l'inscription sont de toute évidence de date ancienne, car recouverts du badigeon du XVII^e siècle. Bien que certains caractères aient été provisoirement identifiés par l'archéologue comme cyrilliques, l'hypothèse d'une origine slave de l'inscription semblait trop extravagante pour être plausible. Pourtant, elle fut confirmée par la suite grâce à l'enquête épigraphique³.

L'inscription est conservée *in situ* sur le côté sud du pilier sud-ouest de la quatrième travée de l'église supérieure érigée entre 1170-1180 et 1210 environ. Comme tous les supports de l'église haute, le pilier cruciforme à quatre colonnes engagées repose sur une base carrée massive à environ 60 centimètres au-dessus du niveau du sol. L'inscription est gravée à 1,07 mètre au-dessus du niveau du sol actuel et couvre une zone large de 18,5 centimètres sur une hauteur de 14,5 centimètres. Son état de conservation est remarquablement bon, grâce au badigeon moderne qui l'a préservé.

³ Le relevé archéologique et la constitution du groupe de recherche furent mis en œuvre par Anne-Sophie Brun, alors étudiante en master d'archéologie et d'épigraphie, chargée de l'étude scientifique des inscriptions de l'église abbatiale, sous la codirection de Cécile Treffort (CESCM, Université de Poitiers/CNRS) et d'Andreas Hartmann-Virnich. Ce dernier fournit les données historiques, et le contexte architectural et archéologique de la découverte. Par la suite, les recherches épigraphiques furent menées par Anne-Sophie Brun et Estelle Ingrand-Varenne (CESCM) en collaboration avec Savva Mikhailovitch Mikheev, épigraphiste slave (Institut des études slaves de l'Académie des sciences de Russie), qui restitua et étudia le texte. A.-S. Brun, *La « pierre écrite » dans l'architecture romane : archéologie du bâti, épigraphie et glyptographie*. Master 2 sous la direction d'A. Hartmann-Virnich (LA3M, Université Aix-Marseille) et C. Treffort (CESCM Université de Poitiers), Aix-Marseille Université, 2013 ; A.-S. Brun, Les inscriptions lapidaires de l'abbaye saint-gilloise : inventaire et étude, entre problématiques méthodologiques et résultats de la recherche. In : A. Hartmann-Virnich *et al.*, *Projet collectif de recherche « aegimaior. L'ancienne abbaye de Saint-Gilles-du-Gard. Archéologie et histoire monumentale d'un site monastique majeur du Midi de la France. »* Rapport de complément d'activité. Janvier 2014, Montpellier, 2014, p. 273-274, p. 312-313, fig. 38-41.



III. L'étude

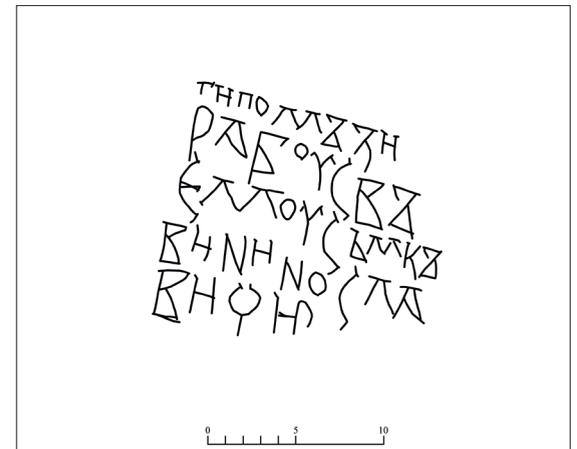
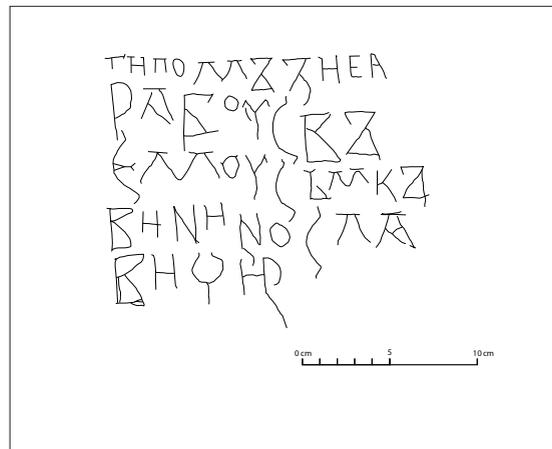
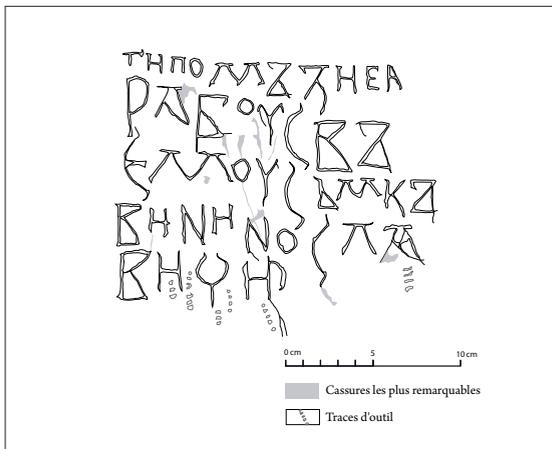
Le texte de l'inscription est disposé sur cinq lignes horizontales. Les lettres ont été gravées dans la pierre et non incisées par un tailleur de pierre professionnel. Bien que la profondeur des profils soit faible, l'ensemble des caractères est lisible à l'aide d'une lumière rasante orientée sous différents angles. En raison cependant de traces de taille verticales profondes, certaines lettres sont difficilement lisibles. Les deux dessins de l'inscription présentés ci-dessous permettent de saisir, pour le premier, les contours des caractères et, pour le second, leur profil, c'est-à-dire la trace laissée à l'intérieur de chaque lettre par la gravure.

Le dessin a été réalisé sur un film transparent. Les marques d'outils autour de l'inscription sont antérieures à la réalisation du texte épigraphique.

Les formes et les dimensions irrégulières des lettres pourraient résulter du fait que l'auteur n'avait pas d'outil adéquat. Leurs formes sont arrondies et leurs contours imprécis. De toute évidence, l'auteur n'était pas un spécialiste et n'était pas équipé d'un ciseau et d'un maillet. Bien que la pierre des piliers soit d'une nature plus dure que dans d'autres parties de l'édifice, le calcaire était suffisamment tendre pour permettre un travail rapide même avec des outils rudimentaires. Il apparaît clairement que l'inscription a été réalisée hâtivement sans l'emploi de cadre ou de modèle, tout en faisant preuve de l'intention de son auteur d'organiser et de soigner le texte malgré tout pour obtenir une lisibilité satisfaisante.

De gauche à droite,
Plan de l'abbatiale de Saint-Gilles-du-Gard
et localisation de l'inscription,
Photographie du pilier portant
l'inscription.

Ci-dessous, de gauche à droite,
Relevés des contours et profils par A.-S. Brun,
Dessin de l'inscription par S. Mikheev.



Les lettres ne suivent pas une ligne droite, les lignes sont courbées parfois de manière à éviter que les lettres croisent celles de la rangée supérieure. Le texte n'est aligné que sur le côté gauche. Les lettres majuscules ont une forme irrégulière avec de nombreuses variations de dimensions et de modules. Les lettres de la première ligne sont particulièrement petites, la première mesurant 0,7 centimètre de haut et 1,7 centimètre de large. En comparaison, la plus grande lettre de l'inscription (la dernière de la seconde ligne) mesure 4,2 centimètres de haut et 2 centimètres de large. Bien que ces critères plaident pour une classification de l'inscription comme graffiti, son contenu est, du point de vue de l'intention de son auteur, plus conforme à celui d'une inscription, un fait qui remet en question la division traditionnelle entre les deux genres épigraphiques.

Parents pauvres de l'épigraphie traditionnelle, les graffitis, difficiles à définir comme à relever, ont longtemps fait face au mieux au désintérêt, au pire à un certain discrédit. L'apparition récente du néologisme de « graffitologie », après celui de « glyptographie », montre toutefois l'intérêt croissant pour ces gravures pariétales et manifestations graphiques spontanées, alphabétiques et figuratives, sans doute stimulé par les réflexions sur les phénomènes contemporains du Street Art et du Writing. En France, les graffitis médiévaux sont habituellement exclus de l'analyse scientifique approfondie⁴, et ne sont de ce fait, pas pris en compte par les études traditionnelles d'épigraphie médiévale⁵, ce qui explique l'absence de cette inscription dans le treizième tome du *Corpus des inscriptions de la France médiévale* consacré au département du Gard⁶. Cependant, cette situation est en train d'évoluer, notamment grâce aux avancées techniques. Les grands projets de recherche lancés au cours des deux dernières décennies en Angleterre (Université de Southampton, British Archaeology), en Chypre (The Cyprus Institute – NCSA-University of Illinois at Urbana Champaign) et encore au château de Selles à Cambrai (DRAC – SRA – C2RMF) ont permis de mettre au point une méthodologie adaptée (inspirée de l'archéologie du bâti) ainsi que des outils numériques performants (scan 3D, photogrammétrie, images RTI pour les textes effacés, techniques de relevé sans contact).

En Italie, l'étude des graffitis, décrite par l'historien de l'écriture Armando Petrucci comme « texte spontané »⁷, est plus avancée⁸. Un graffiti est actuellement défini comme une inscription informelle réalisée par une personne non professionnelle avec un outil quelconque à portée de main. Dans la plupart des cas l'auteur et le scripteur sont la même personne. Une version de l'écriture cursive spécifique de la période de réalisation est fréquemment employée. Les graffitis, sont en outre caractérisés par une exécution rapide (bien qu'un tailleur de pierre expérimenté puisse exécuter le même travail encore plus rapidement), et une mauvaise lisibilité. Dans de nombreux cas, les graffitis ne sont détectables que sous une lumière rasante, et échappent ainsi facilement à l'observation des chercheurs. La thèse récente de Clément Dussart⁹, cherchant à définir la nature du graffiti par opposition à l'inscription classique en passant au crible de nombreux critères, a permis d'apporter de nouveaux éléments, même si l'opposition binaire ne révèle que des tendances. Décision

⁴ Cécile Treffort fait à ce titre partie des exceptions. C. Treffort, Les « graffitis » sur tables d'autel aux époques pré-romane et romane. Note à propos des inscriptions de l'autel de Gellone. In : X. Barral i Altet, C. Lauranson-Rosaz, *Saint-Guilhem-le-Désert. La fondation de l'abbaye de Gellone. L'autel médiéval*. Actes de la table ronde d'août 2002. Aniane, 2004, p. 137-146.

⁵ Dans l'ouvrage de Robert Favreau, *Épigraphie médiévale*, publié en 1997, la question des graffitis n'est pas traitée. Pour une définition, il faut se référer à H. Leclercq : H. Leclercq, Graffites. In : *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, 6/2. Paris : 1925, p. 1501-1541.

⁶ R. Favreau et al., *Corpus des inscriptions de la France médiévale*, 13 : Gard, Lozère, Vaucluse. Paris, 1988.

⁷ A. Petrucci, Graffito. In : *Enciclopedia dell'arte medievale*, 7. Roma : 1996, p. 64. Voir également D. Kraack, P. Lingens, *Bibliographie zu historischen Graffiti zwischen Antike und Moderne*. Krems, 2001.

⁸ L. Miglio, C. Tedeschi, Per lo studio dei graffiti medievali. Caratteri, categorie, esempi. In : P. Fioretti, *Storie di cultura scritta. Scritti per Francesco Magistrale*. Spoleto, 2012, p. 605-628.

⁹ C. Dussart, *Les graffitis de la période médiévale et de la première modernité. L'exemple du château de Selles à Cambrai*. Thèse de l'École nationale des chartes, 2019. C. Dussart poursuit son travail de recherche en doctorat au CESCUM sur le thème : « *l'Écriture dans les lieux saints : graffiti latins et pèlerinages en Palestine (XI^e-XVI^e siècle)* », dans une perspective sociale et anthropologique, culturelle et religieuse (codirection Cécile Treffort et Estelle Ingrand-Varenne). Cette thèse bénéficie d'un contrat doctoral à mobilité internationale du CNRS entre le CESCUM et le CRFJ (Centre de recherche français à Jérusalem).

privée et non contrôlée, support par destination, délais court de réalisation, choix pragmatique des outils, même personne assumant les rôles d'auteur-ordinator-sculpteur, écriture livresque et documentaire, mise en forme variable, discours personnel, tels sont certains des éléments cruciaux pour comprendre le geste comme le résultat de cette pratique graphique. L'identification des grands sites de gisement, tels les espaces carcéraux (château de Selles, tour des prisons à Auxerre, prison synodale de Sens par exemple) ou certains objets plus circonscrits comme les tables d'autels, montre immédiatement la polymorphie et la polysémie de cette écriture ordinaire, éphémère et libre, semblable *de visu* à ce qui relève du parchemin. Si les difficultés sont nombreuses pour étudier ce matériau (dégradation, superposition des couches d'écriture parfois, faisant l'effet d'un palimpseste), sauvegardées, valorisées et bien exploitées, ces sources ouvrent un champ immense pour redonner voix aux oubliés de l'histoire.

L'inscription de l'église abbatiale de Saint-Gilles semble être l'œuvre d'un voyageur, et plus précisément d'un pèlerin, bien que la formule *hic fuit*¹⁰ communément employée dans ce contexte, soit absente. La coutume de laisser des graffitis dévotionnels dans les grands sanctuaires de la chrétienté sur les murs, colonnes, autels, confessionnaux, proches des reliques des saints, est très ancienne : un individu commémorait sa visite en un lieu saint en laissant un graffiti et parfois la date de son passage. Dans l'ancienne Russie, les graffitis occupent une place quelque peu différente. Le taux d'alphabétisation était alors assez élevé, et les églises, qui conservent leur enduit d'origine, présentent des centaines de graffitis laissés par les paroissiens, que ce soit à Kiev, Novgorod ou Polotsk. Si la plupart des inscriptions contiennent de courtes prières ou nomment simplement la personne qui prie, d'autres contenus sont occasionnellement représentés¹¹. On compte par ailleurs un grand nombre d'inscriptions slaves anciennes à l'extérieur des frontières de la Russie actuelle. Des graffitis de pèlerins ont été trouvés en Asie Mineure, à Bethléem, et en Italie¹². Ils sont particulièrement nombreux à Istanbul, où l'on recense désormais soixante-dix inscriptions en cyrillique qui furent toutes, à une seule exception, faites par des pèlerins russes¹³.

À l'époque de sa découverte, l'inscription de Saint-Gilles était le premier témoignage de texte écrit en cyrillique, puisqu'il n'en existait pas dans la production épigraphique médiévale en France. Un an après sa première publication, une autre inscription en ancien russe fut identifiée à Pons, près de Saintes¹⁴. La majorité des inscriptions médiévales découvertes en France sont rédigées en latin avec une lente transition vers les langues vernaculaires à la fin du Moyen Âge. Quelques exemples cependant ont été mis au jour en langue grecque, arabe et hébraïque et enregistrés dans le *Corpus des inscriptions de la France médiévale*.

Que cette inscription ait pu ne jamais attirer l'attention du chercheur s'explique par sa gravure peu profonde, son recouvrement partiel par un enduit et la faible luminosité de cette zone de l'édifice.

En voici la transcription :

1 ГИПОМЪЗИЕА
2 РАБУСВЪ
3 ЕМУСЪМКЪ
4 ВИНИНОСЛА
5 ВИЧЮ

¹⁰ « *hic fuit* » peut se traduire par « fut ici ».

¹¹ S. Franklin, *Writing, Society, and Culture in Early Rus, c. 950-1300*. Cambridge, 2002.

¹² G. Dell'Agata, *Antiche iscrizioni cirilliche nel Duomo di Lucca. Ricerche slavistiche*, 20-21, 1973-1974, p. 5-14.

¹³ Voir dans la bibliographie générale les références en langue russe de G. Artamonov.

¹⁴ T. Rozhdestvenskaya *et al.*, Les graffitis des pèlerins slaves en France XII^e-XVII^e siècles. *Revue des études slaves*, 89, 3, 2018, p. 289-295.

D'un point de vue formel, l'inscription ne présente ni ponctuation, ni espace entre les mots, ni éléments décoratifs et la *scriptio continua* (l'écriture continue) est utilisée pour l'ensemble du texte.

Les mots sont divisés en syllabes (*свѣ|емоу, Съмкѣ|ви, Ниносла|вичю*), ce qui explique la légère variation dans la longueur des cinq lignes de l'inscription. Elle ne présente qu'une abréviation très courante *Гѹ* (*Gi*), pour le mot *Господѹ* (*Gospodi*) « Seigneur », sans tilde, bien que ce mot soit rarement écrit sans abréviation. Les deux lettres latines EA à la fin de la première ligne (après le mot *помѣзи* « aide ») ne semblent pas appartenir à l'inscription. La première de ces lettres est un E de forme rectangulaire (à la différence de la forme de lettre E arrondie dans le reste du texte), la seconde est la lettre A, qui diffère de la graphie habituelle du caractère A en cyrillique. Les deux lettres sont alignées avec les autres de la première ligne du texte. On peut raisonnablement supposer que les deux lettres latines, inexpliquées dans le contexte du texte cyrillique, ont été ajoutées simultanément par un contemporain, qui, peu au fait de l'écriture cyrillique, aurait voulu ainsi la compléter pour lui conférer un sens que nous sommes bien en peine de restituer.

Transcription et traduction normalisées du texte en ancien russe :

ГИ	ПОМЪЗИ	РАБУ	СВѢ ЕМУ	СЪМКѢ ВИ	НИНОСЛА ВИЧЮ
<i>g[ospod]i</i>	<i>potomi</i>	<i>rabu</i>	<i>svoemu</i>	<i>semkovi</i>	<i>ninoslavičju</i>
VOC.SG	IMPV.2SG	DAT.SG	DAT.SG.M	DAT.SG	DAT.SG.M
<i>gospodъ</i>	<i>potoči</i>	<i>rabъ</i>	<i>svoi</i>	<i>Semko</i>	<i>Ninoslavičъ</i>
Lord	help	servant	poss. refl	Semko	son of Ninoslav

Traduction : « Seigneur, aide ton serviteur Semko, fils de Ninoslav ».

Le texte est écrit selon le *système courant*, permettant de remplacer la lettre *e* par *ѣ* et la lettre *o* par *ѡ* – *помѣзи* au lieu de <помози>, *свѣемоу* pour <своемоу>, *Сѣмкѣви* pour <Семкови>. Ce système courant est caractéristique de l'écriture quotidienne russe des années 1150 à 1300 environ. Les inscriptions avec la formule *Господѹ помози рабу своему X* (une traduction de la formule grecque *Κύριε βοήθει τὸν δουλὸν σου X*) sont les plus courantes dans l'épigraphie de l'ancienne Russie, en particulier dans les graffitis des murs des églises, en concurrence avec la courte formule *X ѣсалъ* « X a écrit »¹⁵. Les caractéristiques paléographiques les plus notables de l'inscription sont les suivantes :

- Un *p* (*r*) avec une panse ronde et une haste droite¹⁶.
- Le *a* (*a*) en miroir.
- Le *c* (*s*) et le *e* (*e*) avec des empattements marqués.

Malheureusement pour la datation, il n'y a qu'une seule position du témoin étymologique *yer* dans l'inscription. Que le *yer* faible (voyelle étymologiquement très courte), entre le *m* (*m*) et le *k* (*k*) manque dans le mot *Сѣмкѣви* <Семкови> parle en faveur d'une datation autour de 1150 ou après¹⁷.

Le nom *Semko* (*Семко*) est une forme abrégée du nom de baptême Semeon / Siméon. *Ninoslav* (*Нинославъ*) est un nom slave, bien connu dans les régions slaves méridionales¹⁸. La seconde racine *-slav-* est des plus communes parmi les anthroponymes slaves, alors que la première, *Nin-*,

¹⁵ S. Franklin, *Writing... op. cit.*, 2002, p. 72.

¹⁶ Type Ia : voir dans la bibliographie générale les ouvrages en langue russe de A. Zalizniak (2000).

¹⁷ Datation paléographique et linguistique suivant la méthode d'A. Zalizniak (2000) : 1140-1280, 1160-1280. Éléments de datation : *a* (type 5) « miroir » (1140-1380, datation préférable après 1160) ; *ѡ* (type V) « la ligne latérale inférieure – jusqu'à la haste » (après 1140, datation préférable avant 1380) ; *А, А, А, а* à plateau débordant (3/3) (avant 1280) ; *м* (type 2) « empattements upper » (datation préférable avant 1280) ; langue : les voyelles extra-courtes sont absentes (1×) (après 1120, datation préférable après 1160).

¹⁸ Voir dans la bibliographie générale la référence en langue russe de Moroshkin (1867), p. 139.

est moins fréquente. Dans l'ancienne Russie elle n'est attestée qu'à Novgorod sous des formes telles que *Ninoněgъ*, *Ninomirъ*, *Ninъka*, *Ninъko*¹⁹.

Par ailleurs, sachant que la fréquence d'emploi de noms non-baptismaux diminue graduellement entre le XI^e et le XIII^e siècles²⁰, une datation entre 1180 et 1250 est préférable à une datation plus tardive.

Le datif singulier avec la terminaison *-ovi* (au lieu de *-u*) était très commun dans le sud-ouest, l'ouest et le nord-ouest de la Russie. Cependant, dans la région de Novgorod, il n'est plus attesté après le début du XIII^e siècle²¹. L'utilisation du *dativus singularis -ovi* (*Сьмкъви*) et le fait que *ы* (*ts*) et *ч* (*č*) restent distincts (*Нинославичю*) est un argument supplémentaire en faveur de l'origine non novgorodienne de Semko.

Si les graffitis de Saint-Gilles et de Pons représentent, en l'état actuel de la recherche, les inscriptions en vieux-russes découvertes à la plus grande distance des frontières de la Russie médiévale²², les nombreux objets de provenance occidentale rapportés par des pèlerins²³ démontrent heureusement que Semko Ninoslavich n'était, de loin, pas le seul pèlerin russe que l'Europe occidentale ait connu.

La raison pour laquelle des pèlerins russes vénéraient les reliques de saint Gilles pourrait être la suivante : dans l'histoire polonaise il était largement connu que la naissance du futur roi polonais Bolesław III Wrymouth (1086-1138), fils de Władysław I Herman, avait été attribuée à l'intercession de saint Gilles. Władysław I Herman fit construire au moins trois églises dédiées à Saint Aegidiusz à Cracovie, Inowłodz et Giebultow. En 1102, Bolesław épousa la princesse russe Zbyslava, fille de Sviatopolk, prince de Kiev. Deux sœurs et deux filles de Bolesław épousèrent des princes russes. Une autre raison est donnée par Alexandre V. Nazarenko, qui fait remarquer que le troisième témoin, mentionné dans la charte fondatrice de l'abbaye Saint-Gilles de Somogyvár en Hongrie, en 1091, était le prince russe Yaroslav Sviatopolchich, arrière-petit-fils de Yaroslav le Sage²⁴.

Le graffiti cyrillique en ancien russe découvert dans l'église abbatiale de Saint-Gilles du Gard, n'a ainsi pas été réalisé avant 1170/1180, et, plus probablement, aux alentours de 1250. Le *terminus post quem* est basé sur un examen approfondi des données provenant de l'étude archéologique de l'église abbatiale, et le *terminus ante quem* par l'analyse paléographique et linguistique de l'inscription. Gravé sur une colonne de l'église supérieure, le plus près possible de l'endroit où s'élevait un autel se situant à l'aplomb de la tombe de saint Gilles, le graffiti a été réalisé probablement par un pèlerin. Il constitue la seule preuve matérielle du culte de ce saint en Russie, en même temps qu'un des témoignages les plus significatifs du pèlerinage de l'ancienne Russie en Europe occidentale. Et si l'on peut supposer que Semko se rendait à Saint-Jacques-de-Compostelle, à l'instar de l'auteur du graffiti découvert en 2015 à Pons, autre station sur un des grands chemins de Saint-Jacques²⁵, on ne peut exclure que Saint-Gilles ait été, en réalité, son but.

¹⁹ Voir dans la bibliographie générale la référence en langue russe de Vasilyev (2005, p. 211-212, 2012, p. 268) et Gippius (2015).

²⁰ Voir dans la bibliographie générale la référence en langue russe de A. Zalizniak (2004, p. 211-216).

²¹ Idem, voir les références bibliographiques en russe de A. Zalizniak (1986, p. 134-135) et de Itkin et Kogan (2006).

²² D'autres graffitis russes du XII^e siècle en caractères cyrilliques ont été découverts dans la cathédrale Saint-Martin de Lucques : G. Dell'Agata, *Antiche iscrizioni...* op. cit., 1974 ; A.-S. Brun et al., *Old Russian Graffito Inscription in the Abbey of Saint-Gilles, South of France. Slovène*, 3, 2, 2014, p. 121-122 ; T. Rozhdestvenskaya et al., *Les graffiti des pèlerins...* op. cit., 2018, p. 282-284.

²³ Que ce soit à Cherven' (aujourd'hui Czeremo en Pologne), de retour de Rome à la fin du XII^e et au XIII^e siècle, à Novgorod, de retour de Bari à la fin du XII^e siècle, et, enfin, de retour de Saint-Jacques à Novgorod, Staraya Russa, Vitebsk (aujourd'hui en Biélorussie) et Iziaslavl' (aujourd'hui Shepetivka en Ukraine) aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles.

²⁴ G. Györffy, *Diplomata Hungariae antiquissima : accedunt epistolae et acta ad historiam Hungariae pertinentia : ab anno 1000 usque ad annum 1196. 1 : Ab anno 1000 usque ad annum 1131*. Budapest : 1992, p. 268 n° 88.

²⁵ Voir dans la bibliographie générale la référence en langue russe de Gordin et Rozhdestvenskaya (2016).